

Brèves littéraires

Brèves

La Grande échouerie

Marie-Ève Sévigny

Number 78, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sévigny, M.-È. (2009). La Grande échouerie. *Brèves littéraires*, (78), 56–59.

Merci, Madame Cummings, j'avais plus soif que je ne le pensais...

Non, je ne sais pas où cela s'est passé exactement. Vos plages sont infinies, on peut y marcher des heures sans repère, sans jamais croiser personne.

Il ne devait pas s'agir d'une excursion – quelques pas sur la grève, le temps de respirer le paysage avant l'apéritif. C'est pour cela que vous avez trouvé le chalet porte ouverte, avec la radio qui jouait.

Il était autour de seize heures, je crois... Je m'arrête d'écrire dans ces eaux-là.

Je suis descendu sur le rivage, j'ai regardé longtemps les vagues malmener un tronc d'épinette, le jeter, le reprendre, le faire rouler comme un noyé, sans se lasser de lui sucer la moelle.

Puis, j'ai vu les pluviers siffleurs. Cinq, six ou sept en enfilade, ils poursuivaient une lame, la fuyaient, en pourchassaient une nouvelle... Amusé par leur jeu d'ourlet affolé, je me suis mis à les suivre. Combien de temps ? Je l'ignore. Ces petites bêtes sont incroyables.

Après ? Difficile de vous l'expliquer si vous n'avez jamais vécu expérience semblable... Disons qu'à force de moduler ma respiration sur celle de la mer, à force d'absorber son roulement, son vacarme incessant, abrutissant, je me suis trouvé en état d'hypnose. Non, Madame Cummings, je n'exagère pas, j'ai bien été hypnotisé, littéralement, mes sens si aliénés que j'en ai perdu toute conscience de mon être, ne me résumant plus qu'à un œil amarré à l'horizon, qu'à un pied posé sur le sable, qu'à un mouvement régulier, emporté par un rythme ne lui appartenant pas.

Une véritable éclipse. Je ne me souviens d'absolument rien.

Je n'ai repris mes esprits qu'à l'extrémité de la Grande échouerie, quand, faute de terre, mon pas s'est arrêté. Mes genoux ont lâché. Je me suis écroulé.

Il faisait nuit quand un bruit m'a sorti de mon engourdissement.

Face à moi, l'océan, aussi noir et dur qu'une plaque d'onyx, sur laquelle une lune gigantesque gravait des ondes d'acier. Un tel scintillement que les dunes prenaient l'éclat bleuté et frissonnant du sel. J'avais froid, comme la nuit dans le désert et au sortir du sommeil.

Je n'avais pas été dérangé par le fracas de la mer – depuis le temps qu'il me grondait aux oreilles, je n'y prenais pas plus garde qu'à un acouphène –, plutôt par un bourdonnement artificiel qui s'intensifiait. J'ai songé à une barque à moteur, et il y en avait bien une, en effet, au détour du grand rocher à cormorans, loin de la côte, pas plus grosse qu'une guêpe sur l'immensité sombre ; immobile, en attente, précisément, du moustique qui venait de poindre devant la lune : un hydravion, que je découvrais à mesure que gonflaient sa rumeur et sa silhouette.

L'insolite de la scène m'a encouragé à m'aplatir sur le sable. Quand le canot a émis des signaux lumineux, je me suis écrasé davantage, ai rampé jusqu'à une vieille souche pour me confondre avec elle.

L'oiseau a fait une large boucle dans le ciel avant d'amorcer sa descente, puis d'amerrir en un long glissement.

Les moteurs se sont éteints. Le silence est tombé.

Que la mer, son inexhaustible litanie.

C'est là que tout se brouille, Madame Cummings. Je n'arrive pas à reconstituer ce qui s'est passé par la suite ! Tout ce qui s'est déroulé devant mes yeux... L'ai-je seulement vu ? Est-ce vraiment arrivé ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'un rêve, d'un mirage, conséquences de la fatigue, de la déshydratation ? Et puis avec cette brise qui se levait soudain, ces vagues qui se soulevaient lentement, le tableau changeait, il se dérobait à ma vue avant qu'elle n'ait le temps de s'y adapter.

Oui, vous avez raison : autant commencer par ce dont je suis certain.

L'hydravion, ça, c'est sûr... ses flotteurs, au ras desquels s'agitent des formes humaines. Des caisses qui tombent à l'eau. L'avion qui décolle sitôt sa cargaison

déchargée, pour disparaître entre deux traînées de nuages.

L'avion, les caisses, la barque... Tant de mouvement... Tout s'agite, les nuages dans le ciel, les paquets sur la houle, les crêtes et les creux, les ombres dans l'esquif mouvant... Plus une seule image fixe sur ma rétine.

Deux hommes se lèvent sous l'éclat de la lune – ou deux femmes, ou peut-être un homme et une femme –, se penchent vers une caisse, se fondent en un seul bloc d'effort, deviennent leur caisse, la hissent jusqu'à eux, se penchent vers une autre... Ils sont debout, face à face... Les mains sur les hanches, ils ont l'air de reprendre leur souffle – peut-être parlent-ils, car leurs mains s'élèvent, s'agitent... Leurs bras suivent, entraînent le reste du corps, tandis que la brise devient grand vent et que les vagues gonflent encore...

Deux hommes, un homme et une femme, deux femmes, deux hommes... s'approchent, s'étreignent – s'embrassent ? Non, on est loin de l'amour, c'est une lutte ! Ils se battent ! Leurs corps, à nouveaux confondus, se tordent, deviennent un ogre qui s'agite, tourne sur lui-même, pousse des cris ! On dirait qu'il cherche à s'arracher ses propres membres ! Quand il réussit, quand sa plus faible moitié bascule par-dessus bord, il se fend d'un long hurlement...

Après ? On n'entend plus que la mer, Madame Cummings ! On ne voit plus que la mer ! Sombre, noire et vorace... La vaste digestion de l'océan, pour qui une moitié d'ogre ne pèsera jamais plus qu'un hors-d'œuvre.

Le canot file franc nord, pour disparaître bien au-delà du rocher aux cormorans.

Combien de vagues ai-je guettées ? Combien, écrasées à mes pieds, en ai-je fouillées ? En vain. J'ai eu beau attendre des heures, la mer ne m'a jamais fait la grâce d'un cadavre.

Bien plus tard, tandis que le ciel pâlisait à la venue de l'aube, je cherchais toujours, affolé comme mes pluviers de la veille.

Rien, autour de moi, ne me rappelait la scène de la nuit : c'était un matin gris, humide, où la mer étale prenait des langueurs d'amante en se confondant avec le

ciel. Tout avait disparu, la lune et les nuages, l'hydravion, son chargement, la barque, ses occupants... Tout avait été remballé, nettoyé. Ne restait que le rocher aux cormorans, verrue de guano sur laquelle ils se perchaient, ricanaient dans toutes les tonalités.

Deux de ces grands oiseaux noirs se sont envolés, glissant sur l'infini, étrangement symétriques. J'ai eu l'impression de voir passer des yeux, sombres et papillonnants – un regard qui m'interpellait en s'enfuyant, avant de disparaître.

Oui, Madame Cummings, je vais me reposer. Je palabre, comme vous dites, je divague, je ne sais plus distinguer le vrai du faux. Même les policiers, tantôt, seront bien en mal de me reconstituer une déposition qui tienne debout : de la contrebande sans marchandise, un meurtre sans macchabée.

Oui, je vais dormir, d'ici à ce qu'ils arrivent.

Laissez-moi le verre d'eau, s'il vous plaît...

Et pourriez-vous verrouiller la porte en partant ?